Oubli comme condition de la traduction

Yang Wang

▶ **To cite this version:**

Yang Wang. Oubli comme condition de la traduction. RJC2017 - 20èmes Rencontres des jeunes chercheurs en Sciences du Langage, Jun 2017, Paris, France. hal-02013297

HAL Id: hal-02013297

https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-02013297

Submitted on 10 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Oubli comme condition de la traduction

Yang WANG
Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3
ywang.translation@gmail.com

RESUME

En parcourant les théorisations contemporaines de la traduction, l'histoire de la dématérialisation du texte qui fait partie de l'histoire de la lecture, et la philosophie de l'action de Ricœur dans sa dernière phase portant sur *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, ce texte veut rétablir la positivité de l'oubli, bien trop souvent pris dans sa seule négativité ou dans sa dépendance conceptuelle de la mémoire.

Nous montrons dans un premier temps que l'oubli est au cœur des définitions contemporaines de la traduction, qui implique toujours comme finalité un oubli général ou partiel du texte-source. Mais en nous référant à l'histoire de la lecture, dont le processus de la dématérialisation du texte a été généralement oublié par les non spécialistes, et à l'analyse du rôle positif et actif de l'oubli par Ricœur, nous argumenterons pour faire de l'oubli la condition individuelle et historique de la traduction, non pas en tant que la disparition des sources textuelles, existentielles ou historiques, mais précisément en tant qu'il implique potentiellement le *rappel*. Seront ainsi analysées trois fonctions de l'oubli, en tant qu'il établit des *contours*, impose des *détours* et appelle des *retours*. C'est ce rappel incessant des sources qui, selon nous, constitue la condition traductive, notamment pour ces traces écrites qu'on appelle *œuvres*.

***Mots-clés** : oubli – mémoire – traduction – trace écrite – texte-source – équivalence existentielle – histoire de la lecture – dématérialisation du texte – lecture extensive – objet complet*

INTRODUCTION

Dans la perception courante, l'oubli est souvent pris dans sa négativité et s'oppose ainsi à la mémoire comme sa défaillance ou sa dysfonction ; on le déplore comme une perte ou une pathologie. Transposé dans le champ scientifique, l'oubli ne reste pas moins dépendant de la mémoire, le seul objet véritable d'étude. Ce n'est que dans les œuvres littéraires et philosophiques qu'on trouve, ici et là, des formulations positives, mais souvent énigmatiques, sur l'oubli. Ainsi par exemple, selon G. Steiner (1986, p. 318), « une mémoire formée à l'art doit avoir le talent d'oublier » ; ou le propos de J.-M. Rey lors des Cinquièmes assises de la traduction littéraire sur « Traduire Freud » (1988) : « l'originalité proclamée est susceptible de faire oublier […] ce qui était dans l'usage, au profit d'autre chose qui n'énonce pas le temps de sa formation » (1988, p. 100).

En ce qui concerne la traduction, si d'innombrables études, dans diverses disciplines, ont été consacrées à l'étude de la mémoire, rares selon S. Brownlie (2016) sont celles qui étudient la corrélation mémoire-traduction ; à cela nous ajouterons qu'encore plus rares sont celles qui étudient le rapport entre l'oubli et la traduction. Ainsi dans sa récente étude sur la mémoire dans la traduction, S. Brownlie, tout en reconnaissant que le *forgetting* est constitutif du bien-être individuel et social, a exclu aussi bien la question de l'oubli que celles du trauma psychologique, des pathologies de la mémoire et des ratés en traduction (*op. cit*. p. 12), au profit d'une typologie extensive des mémoires qu'on peut appeler supra-individuelles (mémoire collective, mémoire nationale, etc.).

Or, à vrai dire, l'oubli plus que la mémoire était au centre même de l'évolution de la traductologie contemporaine, et l'histoire de cette dernière peut très bien être décrite en termes d'oubli. A partir de Mounin (1955, 1994), c'est le discours traditionnel sur l'intraductibilité, dont l'épaisseur était écrasante, qui a été définitivement oublié ; la traduction sort de sa négativité historique. Mais non pas pour entrer dans une positivité totale, puisque les philosophes (notamment Ricœur et Berman) nous rappellent que la traduction parfaite ou complète n'existe pas, mais plutôt dans une positivité relative. S'ouvre ainsi le champ des théories de l'équivalence qui, tout en accentuant l'ingéniosité des traducteurs, préconisent des critères d'une bonne traduction, parmi lesquels l'oubli total de la matérialité du texte-source comme le plus important. Mais par rapport à ces théories d'équivalence qui ne sont ni entièrement sourcières ni entièrement ciblistes mais fondent l'effet de l'équivalence sur la bonne compréhension du texte-source, les tournants ultérieurs de la traductologie, culturel ou sociologique, même lorsqu'ils ne se déclarent pas ouvertement ciblistes, favorisent un effet cibliste. Aujourd'hui, on peut constater dans le champ de la traductologie une opposition entre une ontologie du sens et une déontologie du service, dont les deux principales formes sont *traduction contre rémunération* et *traduction pour publication*. C'est cette dernière forme, c'est-à-dire la traduction des livres, qui nous intéresse dans ce qui suit. Dans la mesure où ce dernier domaine est géré par le marché du livre qui veut faire du livre un produit consommable, il convient d'examiner encore l'effet de ce

que les historiens de la lecture appellent la « lecture extensive » sur la traduction, notamment dans son oubli de plus en plus marqué de la source.

Bref, en réfléchissant sur les multiples rapports entre oubli et traduction, notamment dans le cadre de la traductologie contemporaine, notre but consiste à savoir s'il est temps de remémorer, comme tout oubli en suppose la possibilité sinon la nécessité, ce qui a été oublié sur le chemin de l'évolution de la traductologie contemporaine.

1. L'OUBLI : FINALITE OU CONDITION DE LA TRADUCTION ?

Avec le tournant culturel de la traductologie des années 1990, initié notamment par les travaux de L. Venuti et la réflexion de Derrida, la pensée traductologique sort du rapport de dépendance de la traduction par rapport à l'original pour entrer dans un rapport d'interdépendance. Une théorie de l'équipollence, au sens religieux du terme, s'oppose désormais à une théorie de l'équivalence. Pour la seconde, la traduction consume l'original dans la culture-cible ; pour la première, dès lors que sont remplies certaines conditions, culturelle, économique, sociale, politique, éditoriale voire idéologique, une traduction peut être déclarée acceptable, ou même canonisée comme un modèle. Mais ce qui n'a pas changé, c'est que la traduction implique toujours une certaine forme d'oubli, général ou partiel.

1.1 La traduction comme oubli général ou partiel du texte-source

Selon J.-R. Ladmiral (1994, p. 15), « la finalité d'une traduction consiste à nous dispenser de la lecture du texte original […]. La traduction est censée remplacer le texte-source par le 'même' texte en langue cible. » Définie ainsi en termes de source et de cible, la traduction peut être vue comme un oubli général du texte-source. Dans le cadre de la traduction professionnelle, D. Gouadec définit, dans sa typologie des traductions, deux types de traductions : la traduction absolue définie comme « traduction dans laquelle le traducteur traduit l'intégralité du matériau en respectant l'intégralité des critères de conformité ainsi que la totalité des prescriptions et proscriptions applicables » (2009, p. 356) et la traduction abrégée linéaire, qui « simplifie les formulations tout en visant à transmettre l'intégralité des contenus » (1989, p. 25). Avec la traduction absolue, l'oubli du texte-source paraît total ; avec la traduction abrégée linéaire, il est partiel et porte principalement sur la forme.

Dans le cadre de la théorie interprétative de la traduction (TIT), le concept de déverbalisation suggère lui aussi un oubli partiel du texte-source, celui de ses formes linguistiques. Il est défini par M. Lederer (1994, p. 213) comme :

> « Le stade que connaît le processus de la traduction entre la compréhension d'un texte et sa réexpression dans une autre langue. Il s'agit d'un affranchissement des signes linguistiques concomitant à la saisie d'un sens cognitif et affectif. »

Il en va de même pour les modèles d'effort. Ainsi dans la forme basique du modèle d'effort cognitif élaboré par D. Gile, principalement pour l'interprétation, les ressources cognitives de l'interprète limitées dans le temps font que si le discours-source pris par l'écoute « s'oublie » bien, cela soulagera l'effort de la mémoire et donnera plus de ressources pour la production dans la langue-cible (1985). Dans le modèle d'effort éthique d'A. Pym (2012), l'oubli peut également porter sur le contenu, étant donné que selon cet auteur, tout effort consacré à la traduction des différents éléments doit être calculé en fonction du coût et de la « *knowledge-use value* » (*op. cit*., p. 134).

Pour la théorie du *skopos*, dès lors que la fonction du texte-cible définie par le commanditaire de la traduction est réalisée, les autres considérations, qu'elles portent sur la forme ou sur le contenu, peuvent être oubliées par le traducteur. Pour la traductologie descriptive de G. Toury, les conventions et normes constitutives à l'élaboration du texte-source peuvent être oubliées au profit de celles de la culture-cible.

Pour les théoriciens et praticiens postcoloniaux enfin, l'écriture postcoloniale, par sa nature hybride, contient déjà un oubli, celui de la domination linguistique et culturelle subie par l'auteur postcolonial. De ce fait, la traduction des textes postcoloniaux est appelée à être une réparation de cet oubli, fût-ce au prix d'un oubli du respect du texte-source et de la conformité aux conventions et normes de la culture-cible.

La présentation sommaire des différentes définitions et théories de la traduction montre deux choses. En premier lieu, dans les mots de J. –R. Ladmiral, l'oubli du texte-source est défini comme la finalité de la traduction, c'est l'horizon utilitaire de toute traduction. Or, en second lieu, il convient de rappeler que l'oubli du texte-source n'est finalité de la traduction que du point de vue du lecteur incapable de lire l'original. Du point de vue du traducteur, et du traductologue qui pense à sa place, l'oubli devrait être le signe du caractère sélectif de la mémoire, de la décision et donc de la pratique traduisante : on ne peut traduire complètement, parfaitement ; l'oubli serait la condition de la traduction. Comment l'oubli-condition pourrait rejoindre l'oubli-finalité ? Deux attitudes sont possibles. Soit on trouve la sûreté de sa pratique dans l'évolution des langues et dans la communication interculturelle, et l'oubli du texte-source serait une donnée à partir de laquelle s'expriment diverses déontologies. Soit on voit l'oubli du texte-source comme une conquête à la fois historique et individuelle qui devrait sans cesse se traduire devant le tribunal de l'ontologie du sens. C'est cette seconde attitude que nous allons examiner maintenant.

1.2 L'oubli comme condition historique de la traduction

En effet, toutes les conceptions de la traduction en termes de source et de cible reposent sur des entités posées d'emblée comme unifiées et clôturées, par exemple, une langue, une culture, une civilisation, etc. Mais comme le soulignent N. Sakai (2006, p. 71) et S. Brownlie (2016, p. 2), ces entités ne sont

qu'une construction de la modernité, les frontières entre les langues et les cultures sont en réalité poreuses, et leur unité supposée est une hétérogénéité. Cette remarque rejoint le diagnostic de Foucault (1969) sur les unités telles que l'auteur et l'œuvre qui, habituellement vues comme fondamentales et solides, sont en réalité problématiques. Par exemple, en ce qui concerne la déverbalisation, F. Plassard (2015, p. 96) souligne que, bien que la déverbalisation puisse être définie comme « oubli des mots dès compréhension du sens et rétention de ce sens sous forme non verbale » (M. Lederer, 2009 : 19), la dénomination « déverbalisation », entendue comme « dissociation de la forme et du fond » (*op. cit.*, p. 18), révèle plus sa dimension verbale que sa dimension mnésique. A cela nous voulons ajouter que, si l'on substitue le mot « mnésique » par « mnémonique », au sens voulu par Ricœur (2000, p. 540, note 3), c'est-à-dire renvoyant non pas aux phénomènes cognitifs et à la faculté de la mémoire mais aux phénomènes existentiels et aux différentes pratiques de la mémoire, on peut se demander si la déverbalisation, théorisée à l'ESIT et pratiquée par les enseignants de la traduction de cette école, ne repose pas plutôt sur ce que Ricœur appelle la « sagesse phronétique » (2004a, p. 327-328) : dans la situation contemporaine où toute lecture tend à être déverbalisante, traduire en déverbalisant la matérialité du texte-source n'est-il pas justement l'*action qui convient* ?

1.2.1 L'oubli et le processus de dématérialisation textuelle

Outre sa propre histoire, la traduction peut également faire partie d'une histoire qu'on pourrait appeler de dématérialisation textuelle. Les historiens du livre et de la lecture en ont fourni les étapes principales. Il s'agit d'abord des changements successifs des supports d'écriture et de leurs formats ; ce sont ensuite des diverses techniques de mise en texte : séparation des mots, ponctuation, écriture cursive, divers modes d'organisation du texte, etc. ; il s'agit également des transformations linguistiques et culturelles : homogénéisation des langues vernaculaires, transposition des savoirs, constitution du marché du livre, etc. Tout ceci, en dématérialisant la production et la consommation du texte, a produit les pratiques d'écriture et de lecture telles qu'on les connaît aujourd'hui.

Selon une idée reçue, l'invention de l'imprimerie moderne a produit une révolution culturelle considérable. Or, les historiens nous rappellent que, du point de vue de la pratique, deux autres révolutions sont beaucoup plus importantes que l'imprimerie moderne : l'invention de la lecture silencieuse et la transformation d'une pratique de la lecture intensive en une pratique de la lecture extensive (G. Cavallo & R. Chartier, 1997, p. 33-34). Concernant la lecture silencieuse dont la pratique était généralisée vers la fin du Moyen-Age, citons la description d'un historien de la lecture, P. Saenger (1997, p. 156-157), dont la formulation ressemble bien à celle de la déverbalisation :

> « Là où le lecteur de l'Antiquité devait se fier à sa mémoire orale pour retenir une série ambiguë de sons, étape préalable à la construction du sens, le lecteur scolastique convertissait rapidement les signes en mots et les groupes de mots en sens, après quoi il pouvait se permettre d'oublier rapidement le détail des mots et leur ordre. La

> mémoire servait désormais surtout à retenir le sens général d'une proposition, d'une phrase, d'un paragraphe. »

C'est dire que l'idée véhiculée par la notion de déverbalisation, avant d'être exprimée par la TIT, avait été d'abord un phénomène historique général. En d'autres termes, la déverbalisation historique générale qui s'est produite dans le domaine de la lecture a rendu possible la déverbalisation cognitive. Plus concrètement, dans la lecture visuelle rapide, l'hostilité des yeux aux obstacles de la compréhension générale du texte favorise un sens critique des lecteurs, qui acceptent de moins en moins les interférences linguistiques. Ce qui accélère l'homogénéisation des langues vernaculaires naissantes. D'une manière générale, on peut supposer que la traduction, pratique emblématique de la langue unifiée, a joué un rôle important dans l'homogénéisation des langues vernaculaires qui, en retour, imposent leurs règles au traducteur.

En résumé, si, de nos jours, la traduction implique certaines formes d'oubli et peut être étudiée d'un point de vue cognitif, c'est parce que la dématérialisation du texte et la fonction éditoriale nous ont habitués à une certaine modalité de lecture qu'on croit la seule possible. C'est ce qu'on peut appeler avec les historiens de la lecture la *lecture extensive* : lire beaucoup mais en une seule fois pour saisir le sens. C'est pourquoi, avec une idée de Michel Butor, il convient de rétablir l'objet-livre dans sa pleine dimension.

1.2.2 La traduction comme objet complet

Selon Michel Butor (1964), au seuil de l'âge électronique et des multimédia, on a tendance à oublier l'avantage caractéristique du livre imprimé : c'est un objet complet. D'un côté, le besoin de financer la production oblige l'histoire du livre imprimé à considérer les livres « comme s'adressant à une consommation du même genre que celle des denrées alimentaires, c'est-à-dire comme si leur utilisation les détruisait » (1964, p. 135) ; de l'autre côté, parmi les livres, il y a ceux qui sont des objets d'étude et de contemplation qui justifient tout investissement et qui « nourri[ssent] sans se consumer » (*Ibid*, p. 136). De là pouvons-nous suggérer une définition de l'objet complet : c'est un objet qui aurait à la fois une destinée individuelle et une destinée supra-individuelle, mais qui sont hétérogènes. Cette description du livre par Butor comme objet complet rejoint les historiens de la lecture distinguant la « lecture intensive », dans laquelle un livre, comme un compagnon de route, est lu de nombreuses fois par une personne, souvent avec beaucoup d'assiduité, et la « lecture extensive », dans laquelle un livre n'est lu qu'une seule fois et pas forcément intégralement.

Une autre possibilité de définir l'objet complet consiste à le voir comme ouvert à une multitude de stratégies. S'agissant du livre, la stratégie éditoriale, dans le cadre du marché du livre et de la conquête de la lecture extensive avec le nombre de livres disponibles, consiste, de manière générale, à normaliser le caractère consommable des livres, en facilitant l'accès à la fois au support (faible prix) et

au contenu (présentation ergonomique). Ainsi de nos jours, la grande division n'est pas celle entre les textes littéraires et les textes non littéraires, mais celle entre les textes de consommation et les textes de conservation, étant donné que parmi les textes littéraires se trouvent également des textes qui cherchent à flatter les lecteurs. Les premiers, bénéficiant de l'oubli général des transformations matérielles et techniques de l'histoire du livre et de la lecture et favorisant une lecture extensive, accueillent l'oubli comme le fondement de leur économie : ces textes sont lus dans l'oubli et pour être oubliés une fois lus. Mais la dématérialisation du texte offre également aux auteurs une possibilité de mener une contre-stratégie, rendant l'accès à leurs œuvres plus périlleux. C'est pourquoi historiquement, la dématérialisation du texte était accompagnée par l'apparition des textes à vastes proportions (qui atteignent leur sommet avec l'œuvre monumentale de Proust), de l'autographie où l'auteur manipule son *ethos* (contrairement à la plupart des auteurs du Moyen-Age qui dictent leur œuvre à un assistant), et des textes de pensées complexes dont l'organisation pousse les limites de la compréhension et de la mémoire. Ces stratégies auctoriales font persister la nécessité d'une lecture intensive ; et dans la traduction de ce type de textes qui relèvent de l'individualité de leur auteur, le texte-source n'a pas encore dit son dernier mot devant le penchant cibliste.

Le même propos peut être reformulé en termes de mémoire. L'histoire générale de la dématérialisation textuelle a produit chez nous une mémoire précise, ou avec Bergson (1896) une mémoire-habitude sur comment lire, dont le paradigme est la lecture extensive. Mais il ne faut pas perdre de vue que la pratique intensive de la lecture persiste encore au fond de notre mémoire collective et dans des lieux différents : écoles, facultés, cours, assemblées, bureaux des penseurs et écrivains, etc. En ce sens, la traduction elle aussi est un objet complet : il y a des cas où la rémunération donnée au service rendu suffit, mais il y a également des cas où la traduction, avant d'avoir une quelconque utilité sociale, se présente d'abord sous la forme d'une pratique de soi. Autrement dit, dans la *traduction contre rémunération*, il y a équivalence entre service rendu et rémunération reçue, mais dans la *traduction pour publication*, notamment dans celle des textes d'auteur importants, la rémunération du traducteur toujours plus faible que son effort étant un problème structurel de la politique de prix du livre, l'équivalence ne peut être cherchée qu'au niveau existentiel. L'activité traduisante, la rencontre avec un texte original, doit offrir au traducteur autre chose que la simple rémunération.

Or, de nos jours, c'est bien la pratique de la lecture extensive qui partout domine celle de la lecture intensive, poussant cette dernière vers l'oubli. Si, comme nous l'avons dit, il y a un oubli qui sélectionne la mémoire, il y a aussi une mémoire imposée. Et lutter contre l'imposition d'un paradigme dans la mémoire collective, c'est le sens propre de la critique de la mémoire et de l'éloge de l'oubli nietzschéens. De même pour la dernière grande œuvre de Ricœur qui, inquiété par « le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs », veut rétablir une « juste mémoire » (2000, p. 1). Il convient

maintenant d'examiner l'analyse positive et active de l'oubli chez Ricœur. L'issue de cet examen nous permettra de proposer les fonctions de l'oubli dans le rétablissement d'une lecture intensive.

2. L'OUBLI SELON PAUL RICŒUR

Un fait n'échappera pas aux lecteurs de la dernière grande œuvre de Ricœur : si son titre, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, suggère une même importance accordée aux trois sujets ou thèmes, dans l'architectonique du texte, l'oubli n'occupe qu'une place marginale : un peu plus de quarante pages lui sont consacrées sur un total de plus de six cents pages ; et contrairement à la mémoire et à l'histoire, qui occupent des parties, l'oubli occupe un seul chapitre situé vers la fin de l'ouvrage. Ce paradoxe a d'ailleurs constitué un sujet d'étude de J. –M. Schaeffer lors du centenaire de Ricœur, et cet auteur fait remarquer que le vrai paradoxe est que « malgré sa place marginale dans l'architecture argumentative explicite du livre, la question de l'oubli en constitue son foyer secret […] » (2013, p. 251). Le même auteur a relevé encore deux faits selon lui étranges : l'oubli n'est pas traité dans la partie sur la mémoire, et les travaux des neurosciences ne sont pas abordés dans la partie sur la mémoire, mais dans le chapitre sur l'oubli (*op. cit.*, p. 252-253). Contrairement à cet auteur, nous pensons que la justification que Ricœur donne à ce traitement isolé de l'oubli est convaincante : aussi longtemps que la mémoire s'exerce correctement, c'est-à-dire qu'aussi longtemps que l'oubli n'affecte pas le bon fonctionnement de la mémoire, il n'y aura pas besoin d'en parler dans une phénoménologie de la mémoire ou dans une épistémologie historique. L'oubli fait problème lorsqu'il est compris dans sa négativité ou lorsqu'il est imposé. D'où les deux dimensions de l'oubli, individuel et supra-individuel. Cette négativité, l'oubli la trouvera dans les neurosciences, et cette imposition, il la trouvera dans les conditions historiques. Ainsi la démarche philosophique de Ricœur se déroule en deux temps, articulés par une ontologie bergsonienne de la mémoire : rétablir la positivité de l'oubli existentiel qui ira ensuite remédier au déséquilibre historique des mémoires. Trois gestes de Ricœur sont capitaux.

2.1 Premier geste : un dialogue avec la science

L'œuvre de Ricœur dialogue avec les sciences de son époque, c'est un fait bien connu. Partant du principe que tout savoir est par définition limité, il emploie souvent les termes de « fait premier » et de « référent dernier » pour s'interroger sur les limites, les frontières ou les contours d'une science. Ainsi, la communication constitue par exemple le fait premier de la science du langage. En matière de mémoire et d'oubli, le cerveau constitue le référent dernier des neurosciences. Or, le geste du philosophe, selon Ricœur, est un « geste transcendantal qui suspend le caractère tout naturel » (2004b, p. 53) des faits premiers ou référents derniers. Ainsi, aux yeux du philosophe, entre *le* cerveau, objet des neurosciences, et *mon* cerveau, objet d'une expérience et d'une appropriation, la distance est grande. L'un est objectif, l'autre existentiel. En fonction de son propre projet, le philosophe dit (2000, p. 549) : « L'épistémologie de la connaissance historique elle-même n'a eu ni l'occasion, ni

l'obligation de recourir aux sciences neuronales ; son référent ultime, l'action sociale, ne l'exigeait pas. » Plus important encore, partir du cerveau objectif et de la mémoire cognitive pour étudier l'oubli présente deux inconvénients majeurs. D'une part, étudier les organisations et les fonctions du cerveau comme le font les neurosciences a pour effet que l'oubli ne peut être abordé qu'en terme de dysfonction et d'effacement des traces ; d'autre part, la méthode scientifique conduit à une fragmentation de la mémoire, avec une taxinomie toujours plus raffinée et spécialisée des mémoires, rendant incertaine toute expérience réelle de ces dernières. Peuvent en témoigner, sur ce dernier point, les nombreux types de mémoires de l'individu et les mémoires supra-individuelles qu'étudie S. Brownlie. C'est pourquoi, à la place de la typologie des mémoires, Ricœur propose une distinction entre trois types de traces.

Cette distinction n'est pas anodine. D'une part, en introduisant la notion de trace, l'oubli ne s'oppose plus directement à la mémoire, leur rapport est médiatisé par la trace en fonction de sa nature. Du coup, l'oubli sort de son rapport vertical avec la mémoire, comme son abîme, pour s'installer dans un rapport horizontal avec elle. La bipolarité de leur rapport initial du positif et du négatif est remplacée par celle de l'actif et du passif. Avec l'oubli passif, on retrouve l'oubli ordinaire, celui qui sélectionne en silence qui, d'autre part, est justement ce sur quoi les neurosciences n'ont de quoi dire, car la nature principalement sémiotique des traces est ce que ces sciences ne peuvent expérimenter mais qui doivent être vécues. Reste à savoir si l'oubli peut être actif.

2.2 Deuxième geste : une typologie des traces

Ricœur propose trois types de traces : la trace écrite, la trace cérébrale et la trace psychique. Dans une étude sur l'oubli, il est évident que la trace écrite sera mise en suspens, pour la simple raison que du point de vue mnémonique elle est par définition inoubliable.

Quant à la trace psychique et à la trace cérébrale, deux thèses complémentaires inspirées du bergsonisme sont capitales. Basé sur le principe bergsonien de la survivance des images, la première thèse de Ricœur veut que toute trace cérébrale soit et soit tout de suite trace psychique. Autrement dit, « un présent quelconque est dès son apparition son propre passé » (2000, p. 562) ; sans cette condition, le concept même de mémoire de Bergson ne tient plus dans son opposition avec le cerveau, c'est-à-dire la matière. Cette thèse permet à Ricœur de faire la distinction entre l'oubli par l'effacement des traces et l'oubli de réserve ; ce dernier est défini comme « le caractère inaperçu de la persévérance du souvenir, sa soustraction à la vigilance de la conscience » (*op. cit*., p. 570).

Bergson fait la distinction entre la mémoire-habitude et la mémoire-représentation, réservant la première au corps et à l'activité, et la seconde à la mémoire et à l'impuissance. Or, on sait que pour le freudisme, la mémoire-représentation, empêchée et emmagasinée dans l'inconscient, est agissante. Comment articuler les deux conceptions ? En fait, le texte de Bergson contient déjà cette possibilité.

D'où la deuxième thèse de Ricœur, plus implicite que la première : toute trace psychique peut être vue comme trace cérébrale. En effet, selon Bergson, dans la totalité des images constituant le monde, la trace cérébrale en est une, qui doit être vue comme « la dernière, celle que nous obtenons à tout moment en pratiquant une coupe instantanée dans le devenir en général. Dans cette coupe, notre corps occupe le centre » (cité dans Ricœur, *op. cit*., p. 560). Autrement dit, en supposant une existence objective de mes représentations, je peux, à tout moment, décider d'en faire quelque chose. Il s'ensuit que, si le freudisme se concrétise dans un milieu plus ou moins médical, le bergsonisme favorise une archéologie du soi.

2.3 Troisième geste : une distinction entre l'oubli par effacement des traces et l'oubli de réserve

Avec ce qu'on vient de dire, la distinction entre l'oubli par effacement des traces et l'oubli de réserve ne doit plus être vue comme en faveur du second et aux dépens du premier. Avec la notion d'oubli de réserve, l'oubli et la mémoire ne s'opposent plus mais sont imbriquées ; et Ricœur dit : « l'oubli peut être si étroitement mêlé à la mémoire qu'il peut être tenu pour une de ses conditions » (*op. cit*., p. 553). C'est la fonction de l'oubli qui sélectionne.

Mais plus important encore, selon la seconde thèse de Ricœur, tout le contenu de l'oubli de réserve peut réclamer une existence réelle de trace plus ou moins ineffaçable, et faire l'objet d'une remémoration. Ce qui permet à Ricœur de proposer une structuration de l'oubli de réserve qui, de la surface à la profondeur, est constitué de trois couches :

- la couche de la disponibilité combine la mémoire-habitude et la mémoire-représentation ;

- la couche des savoirs généraux, de la structure transcendantale de l'entendement et des « structures méta- de la spéculation et de la philosophie première » (*op. cit.*, p. 571) ;

- et enfin la couche des fondations.

Ricœur ne donne pas plus de précision sur le fonctionnement de ces couches. Nous savons néanmoins que l'oubli ordinaire qui sélectionne fonctionne passivement dans la première couche, comme l'a déjà dit Bergson, « en ce sens, le cerveau contribue à rappeler le souvenir utile, mais plus encore à écarter provisoirement tous les autres » (cité dans Ricœur, *op. cit*., p. 570), et, de ce fait, il est plus ou moins soumis à la représentation collective qui lui apprend quoi mémoriser et quoi écarter. La tendance des lecteurs et traducteurs contemporains à pratiquer spontanément une lecture extensive n'est rien d'autre que l'effet de l'écartement de la mémoire de la pratique traditionnelle de la lecture intensive. Or, plus on va dans la profondeur, plus les éléments de cette pratique traditionnelle deviennent disponibles, favorisant une archéologie du soi, puisque tout lecteur, ou traducteur, peut se rappeler encore ce qu'est lire ou traduire comme un écolier. Ce qui vaut pour individu vaut également pour le collectif. Depuis

une vingtaine d'années, les traductologues travaillant dans le domaine de l'histoire de la traduction, en analysant les textes et contextes, en dessinant les portraits des traducteurs et traductrices, ont largement contribué à revaloriser les modèles anciens de traduction que nos contemporains sont légitimes à imiter. Les exemplarités historiques en traduction étant variées, pour restreindre notre propos, nous proposons trois fonctions de l'oubli dans son rôle de rappel.

3. LES FONCTIONS DE L'OUBLI

Trois fonctions de l'oubli seront discutées ici dans la mesure où il établit des contours, impose des détours et appelle des retours. Elles correspondent aux trois couches de l'oubli de réserve.

3.1 L'oubli établit des contours

Nous l'avons dit, dans la situation ordinaire, l'oubli passif sélectionne pour la mémoire. C'est déjà la fonction la plus commune de l'oubli. C'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre le mot énigmatique de Ravaisson cité par Bergson et Ricœur : « la matérialité met en nous l'oubli » (*op. cit.*, p. 570) ; en tant que la perception établit son propre contour, faisant oublier son dehors. Mais cette fonction de l'oubli en appelle déjà une autre, plus active. Pourquoi Ricœur s'entretient avec les sciences ? Pour interroger justement leur contour et son propre contour de philosophe. Dans l'herméneutique de Ricœur, l'explication, à côté de la compréhension, consiste à questionner cet oubli ordinaire, en lui redonnant une matérialité qui paraît tout à coup étrangère.

Ainsi, si une science se donne un contour avec un fait premier ou un référent dernier, de même pour un projet d'écriture ou de traduction. L'oubli ordinaire rassure et donne de la sûreté ; un traducteur possesseur de ou possédé par les conventions et normes peut avoir un sentiment paradoxal : être heureux de faire ce qu'il est contraint de faire. Ou avec J. –R. Ladmiral, traduire, c'est choisir ce qu'on accepte de perdre. Un traducteur instrumentalisé par la société, le marché, la politique ou les théories, c'est celui qui ne s'interroge pas sur sa position traductive ni sur la position environnante. L'oubli, comme établissant des contours, appelle donc réflexion traductive. En ce sens, les philosophes, beaucoup plus que les traducteurs, ont su maintenir la traditionnalité de leur affaire. Pour illustrer ce propos, un exemple s'impose.

3.1.1 La traduction par Jean Hyppolite de La phénoménologie de l'esprit

En 1939 et 1941, Jean Hyppolite publie en deux volumes sa traduction de *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel, première traduction en France de cette œuvre presque cent cinquante ans après sa publication. A bien des égards, c'est une traduction exemplaire qui, de nos jours, fait encore autorité. Sans entrer dans des détails, présentons quatre principaux caractères de cette traduction :

- dans le corps du texte, Hyppolite propose une traduction philologique ;

- dans la marge du texte, plus de mille notes ont pour fonction de soutenir la lecture du texte dont la difficulté provient à la fois de l'œuvre originale et du travail traductif ;

- l'interprétation de Hegel par Alexandre Kojève, qui a dominé la scène philosophique française des années 1930 a été entièrement neutralisée ;

- l'introduction est absente, au profit d'un très court « Avertissement du traducteur » expliquant la fonction des notes.

Pour mieux apprécier l'ensemble de ces choix et leur effet, citons le commentaire de Canguilhem (1948, p. 285) :

> « On doit admirer dans ce travail de traduction autant sa valeur intrinsèque de fidélité, fruit d'un très gros travail, que la probité dont il témoigne de la part d'un auteur qui, voulant élucider la pensée de Hegel, commençait d'abord par permettre à tout lecteur éventuel d'en connaître l'expression et par suite de juger, en connaissance de cause, l'interprétation qui en serait ultérieurement proposée. Le cas est assez rare pour qu'il mérite d'être relevé. »

Cette interprétation ultérieure, ce sera *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, thèse de doctorat d'Hyppolite publiée en 1944. Ce qui fait dire à Canguilhem (*op. cit*., p. 294) :

> « Selon moi, le mérite inappréciable des travaux de J. Hyppolite c'est autant d'avoir introduit Hegel dans les lectures des Français que d'avoir introduit les Français à la lecture de Hegel, c'est d'avoir par là permis l'ouverture d'une foule de problèmes philosophiques concrets. »

Précéder le transfert du contenu par celui de l'expression, c'est même l'envers de l'idée de la déverbalisation. En effet, le succès du projet de J. Hyppolite s'inscrit dans le fait qu'il a choisi de différer l'expression de l'original avec l'interprétation environnante (représentée notamment par les travaux d'Alexandre Kojève) puis avec sa propre interprétation. Selon nous, pas besoin de chercher ailleurs cette clairvoyance, elle réside tout simplement dans la situation existentielle du traducteur qui est un philosophe et qui définit son projet de traduction dans un projet de travail académique. C'est également dire qu'une traduction n'a pas besoin d'être professionnelle, selon les normes contemporaines, pour être bonne ; dans le cas de J. Hyppolite, la traditionnalité philosophique et académique lui a permis d'éviter de proposer une traduction de connivence.

3.2 L'oubli impose des détours

Pour illustrer le détour imposé par l'oubli dans la traduction, sollicitons deux autres concepts-clés de la TIT : les « compléments cognitifs » définis comme les « éléments pertinents, notionnels et émotionnels, du bagage cognitif et du contexte cognitif qui s'associent aux significations linguistiques des discours et des textes pour constituer des sens » (M. Lederer, 2006, p. 178-179) ; et le « contexte cognitif », défini comme le savoir cumulatif et déverbalisé procuré par la lecture du texte (*op. cit*., p. 179). Soumis à l'épreuve de la phénoménologie de l'oubli ordinaire, ces deux concepts, on le verra, ne peuvent représenter qu'une conception idéale de la traduction.

3.2.1 Le contexte cognitif et les compléments cognitifs à l'épreuve des proportions textuelles et du temps

Selon G. Steiner (1986, p. 315), « s'agissant d'un texte plus long qu'un petit poème, l'idée d'une compréhension exhaustive relève du domaine de la fiction ». Ainsi, si l'*Antigone* de Sophocle, texte assez court, pendant de nombreux siècles, a fait l'objet d'innombrables interprétations, adaptations et traductions, on ne peut jamais prétendre l'avoir épuisé.

Dans ses « Notes nouvelles sur Edgar Poe », Baudelaire donne une définition d'un genre littéraire, la nouvelle. Cette définition se donne dans le croisement de la nouvelle d'un côté avec le roman à vastes proportions et de l'autre avec le poème. Par rapport au roman, la brièveté de la nouvelle permet à son auteur d'espérer produire « l'unité d'impression » ou « la totalité d'effet ». Et par rapport au poème qui a pour but ultime la beauté pure, la nouvelle, sans se soucier du rythme, peut utiliser une large gamme de techniques rhétoriques. De ce point de vue, la nouvelle est un genre textuel réellement idéal, en ceci que le vouloir-dire de l'auteur est idéalement distribué dans le texte, permettant une intentionnalité totale, mais à condition d'être lue « tout d'une haleine ». Et Baudelaire de préciser que (1857, p. XVI) : « L'unité d'impression, la *totalité* d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre de composition une supériorité tout à fait particulière, à ce point qu'une nouvelle trop courte (c'est sans doute un défaut) vaut encore mieux qu'une nouvelle trop longue » ; et que « dans la composition tout entière, il ne doit pas se glisser un seul mot qui ne soit une intention, qui ne tende, directement ou indirectement, à parfaire le dessein prémédité ».

En se référant à l'idéalité de la nouvelle, on comprend mieux les mots de G. Steiner cités au début. Dans une lecture linéaire, le talent d'oublier consiste à synthétiser le déjà lu et l'unité locale du texte qu'on est en train de lire. Ce qui rejoint le sens du concept de contexte cognitif. Mais si cet oubli ordinaire est constitutif au processus de la lecture, il ne faut pas oublier que dans des textes à vagues proportions, pour ne pas parler encore des textes difficiles, où les contextes cognitifs s'éloignent de plus en plus, transformant l'érosion en perte et mécompréhension, cet oubli impose également des détours sous différentes formes : aller-retour dans le texte, recherches documentaires, lectures croisées, révisions, etc. Autrement dit, il s'agit, dans le cas de la traduction, de reconnaître le caractère

inévitable de ce que J. –R. Ladmiral appelle une stratégie de la quasi-perfection définie comme « l'effort asymptotique d'une amélioration supposée toujours possible de l''état' auquel est parvenu une traduction, qui se trouve de ce fait sans cesse remise sur le métier. » (1994, p. 75) La quelle stratégie, au lieu de placer la sûreté de la réussite dans quelques notions psychologiques, appelle tout simplement la mise en pratique de ce que nous avons appelé la lecture intensive.

Dans un entretien, J. –P. Lefebvre, qui en 1991 a retraduit *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, dit : « Je traduisais tous les matins de cinq heures à sept heures, au rythme régulier d'une heure par grande page » (1991, p. 18). Cette information apparemment banale fait intervenir le paramètre du temps et de l'habitude. Ce qui accentue encore la nécessité des détours. Et lorsqu'il nous dit que le projet lui a pris cinq ans et qu'entre temps il a également fait d'autres livres, non seulement le rôle homogénéisant du « complément cognitif » est mis en doute, mais c'est l'unité du bagage cognitif qui devient mouvante. Dans ce péril, la mémoire-habitude jouera son rôle de régulateur, à condition d'être bien exercée. Du reste, il convient encore de rappeler que cet exercice était jadis un exercice spirituel.

3.2.2 La traduction comme exercice spirituel

Par son œuvre, dont le titre rappelle déjà un certain oubli, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (1995), Pierre Hadot veut montrer que si la philosophie, après sa rencontre avec le christianisme qui a imposé certaines formes de pratiques sociales et spirituelles, se présente souvent comme une théorisation, un discours autosuffisant, elle était dans l'Antiquité avant tout un mode de vie et une forme d'exercice spirituel, destiné non pas à théoriser ni à communiquer, mais à former et transformer, aussi bien soi-même que les autres (*op. cit*., p. 412). Il rappelle encore que si cet aspect de la philosophie semble avoir été oublié et si, depuis Descartes, la philosophie se présentait souvent comme des systèmes, les philosophes, du moins jusqu'à Kant, ne s'étaient jamais vraiment coupés de ce mode de vie philosophique.

Pour illustrer ses propos, l'auteur présente une série de formes d'exercice spirituel parmi lesquelles viennent d'abord des exercices de remémoration pratiqués par les pythagoriciens comme une expérience de leur faculté de mémoire mystérieusement enracinée dans les vies antérieures (*op. cit.*, p. 285). La régularité de ces pratiques, semblable à celle dont parlait J. –P. Lefebvre, sous forme de la « ressouvenance de la vie quotidienne » suppose déjà une positivité de l'oubli ordinaire : par le détour de l'oubli et de la remémoration des événements du jour et de la veille, on espère vaincre le grand oubli de sa lointaine origine. Et l'auteur de faire remarquer que, déjà chez Cicéron, cette pratique de remémoration n'était plus qu'une technique permettant d'intensifier les capacités de la mémoire (*Ibid*., p. 286). Des exercices de l'âme, on est passé aux exercices du corps. Avec Sénèque, c'était l'équilibre entre savoir et faire qui était cherché avant tout autre chose, c'est-à-dire une juste mémoire. L'affirmation nietzschéenne selon laquelle « toute action exige l'oubli » était déjà annoncée.

En suivant cette évolution des formes d'exercice spirituel, dont l'arrivée des formes nouvelles implique, semble-t-il, l'oubli des anciennes, nous pouvons demander si la traduction, du moins avant l'avènement de sa forme moderne, c'est-à-dire la traduction pour publication ou la traduction contre rémunération, n'était-elle pas, elle aussi, une forme d'exercice spirituel, au même titre par exemple que les cahiers de lieux communs des humanistes, relevés par les historiens de la lecture comme objets de méditation, les *hupomnêmata*, analysés par Foucault comme « une mémoire matérielle des choses lues, entendues ou pensées » (1983, p. 415), qui joue le rôle du livre de vie et du guide de conduite, ou la correspondance qui agit à la fois sur celui qui l'écrit et sur celui à qui elle est adressée. Pour répondre à cette question, il suffit de citer encore une fois l'exemple de Jean Hyppolite. Si sa traduction de *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel a été publiée, on a trop souvent oublié qu'elle était l'étape préparatoire de sa thèse. Et si l'on pense à son projet d'études lors de son séjour au Collège de France, à savoir l'histoire de la pensée philosophique et non pas l'histoire de la philosophie, on se rend compte que le choix qu'il avait adopté lors de cette traduction, c'est-à-dire de s'intéresser à la philosophie non pas en tant que système mais comme pensée brute, est le choix d'une carrière intellectuelle.

3.3 L'oubli appelle le retour

Dans son fameux article intitulé « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Foucault (1969), après avoir défini l'auteur comme une fonction classificatoire des textes et en présenté les principaux caractères, élargit sa notion d'auteur entendu non pas comme auteur d'un texte, mais comme celui d'une théorie, d'une tradition ou d'une discipline. Parmi ces auteurs caractérisés par la transdiscursivité de leur œuvre, Foucault repère un type d'auteurs bien spécial qu'il appelle « fondateurs de discursivité » (1969, p. 804), apparus au XIXe siècle, dont Marx et Freud constituent les meilleurs exemples. Ces fondateurs de discursivité se diffèrent des grands auteurs littéraires et des fondateurs de sciences en ceci que, si ces derniers peuvent eux aussi instaurer soit un modèle littéraire soit une scientificité, suscitant ainsi d'autres textes, « l'instauration d'une discursivité est hétérogène à ses transformations ultérieures » (*op. cit*., p. 806). En d'autres termes, l'instauration de discursivité, si elle peut produire ou nourrir une science, est toujours en retrait par rapport à cette science : « l'œuvre de ces instaurateurs ne se situe pas par rapport à la science et dans l'espace qu'elle dessine ; mais c'est la science ou la discursivité qui se rapporte à leur œuvre comme à des cordonnées premières » (*op. cit.*, p. 807).

De là la distinction entre « redécouverte », « réactualisation » et « retour » comme trois modes de traitement des traces du passé. Pour illustrer leur différence, nous pouvons citer des exemples de traduction : la redécouverte peut ainsi correspondre à une retraduction d'un texte après sa traduction-introduction, la réactualisation à une traduction partielle et intéressée d'un texte, par exemple, la traduction féministe d'un texte philosophique de Derrida. Quant au retour, c'est le mode de traitement propre à l'instauration de la discursivité. Et Foucault de préciser (*op. cit*., p. 808) :

> « Pour qu'il ait retour, en effet, il faut, d'abord, qu'il y ait eu oubli, non pas oubli accidentel […], mais oubli essentiel et constitutif. L'acte d'instauration, en effet, est tel, en son essence même, qu'il ne peut pas ne pas être oublié. »

Ce type d'oubli est ce que Ricœur appelle l'oubli des fondations qui se situe au fond du fond de l'oubli de réserve. Formulé différemment, le point de vue de Ricœur rejoint celui de Foucault : « En ce sens, toute origine, prise dans sa puissance originante, se révèle irréductible à un commencement daté et, à ce titre, relève du même statut de l'oublié fondateur » (2000, p. 572). Ainsi le moment est venu de faire revenir les traces écrites laissées par Ricœur. En effet, on peut se demander si ces textes en sciences humaines et sociales, qui se situent au carrefour des textes littéraires, des textes techniques et scientifiques et des essais et textes de pensée mais qui ne s'épuisent jamais entièrement par ces derniers, ne sont-ils pas tous un peu fondateurs, bien que du point de vue éditorial ils n'aient pas le même destin. C'est en tout cas une des questions auxquelles notre propre travail de recherche tente de répondre. Tout comme les traces cérébrales, les traces écrites, en tant que source, peuvent réclamer une existence psychique, c'est la survivance du texte dans la lecture et dans la traduction. Mais comme toute trace psychique doit se mesurer par rapport à une trace réelle, c'est du moins l'enseignement du rôle actif de l'oubli, une traduction qui consiste à oublier sa source est-elle vraiment bénéfique ? Une chose est sûre en tout cas : un traducteur doit être à la hauteur du texte-source pour espérer produire un oubli en profondeur.

*

Pour conclure rapidement. La pensée traductologique contemporaine s'est d'abord libérée de la négativité traditionnelle de la traduction puis de l'illusion d'une traduction parfaite, illusion en grande partie créée par les théories structuralistes de la linguistique ; avec les tournants successifs qui l'ont émancipée et qui ont placé la traduction dans son succès relatif, c'est le côté source qui recule dans l'oubli. Or, ce recul accentue inévitablement les spécificités respectives des textes de consommation et des textes de conservation, notamment lorsqu'il y a déjà, dans ces derniers, une contre-stratégie auctoriale résistant à la dématérialisation du texte. Dans ce contexte, la question de la source fait inévitablement son retour, c'est la nécessité et les modes de ce retour que nous avons voulu montrés avec la notion d'oubli. S'agissant de ce type de textes, une idée de Heidegger que nous reformulons comme suit résume bien notre propos : dans la traduction, il faut mesurer le dégât causé par une traduction correcte à manière correcte de penser (1962, p. 402).

BIBLIOGRAPHIE

Baudelaire, Ch. (1857). Notes nouvelles sur Edgar Poe. In Poe, E. A., *Nouvelles histoires extraordinaires* (Ch. Baudelaire, trad.). Paris : M. Lévy frères.

Bergson, H. (1896). *Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*. In *Œuvres*, introduction de H. Gouhier, textes annotés par A. Robinet, édition du centenaire, Paris, PUF, 1963.

Brownlie, S. (2016). *Mapping memory in translation*. Houndmills, Basingstoke : Palgrave Macmillan.

Butor, M. (1964). *Essais sur le roman*. Paris : Gallimard.

Cavallo, G. & Chartier, R. (1997). Introduction. In Cavallo, G & Chartier, R. (Eds.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (pp. 7-46). Paris : Editions du Seuil.

Canguilhem, G. (1948). Hegel en France. *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, tome XXVIII-XXIX (1948-1949), 282-297.

Foucault, M. (1969). Qu'est-ce qu'un auteur. In Foucault, M. (1994). *Dits et écrits (1954-1988)*, vol. I, *1954-1969* (pp. 789-821). Paris : Gallimard.

Foucault, M. (1983). L'écriture de soi. In Foucault, M. (1994). *Dits et écrits (1954-1988)*, vol. IV, *1980-1988* (pp. 415-430). Paris : Gallimard.

Gile, D. (1985). Le modèle d'efforts et l'équilibre d'interprétation en interprétation simultanée. *Meta*, *30*(1), 44-48.

Gouadec, D. (1989). *La traduction, le traducteur et l'entreprise*. Paris : AFNOR.

Gouadec, D. (2009). *Profession : traducteur* (2è éd.). Paris : La Maison du Dictionnaire.

Hadot, P. (1995). *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*. Paris : Gallimard.

Heidegger, M. (1962). *Chemins qui ne mènent nulle part* (W. Brokmeier trad.). Paris : Gallimard.

Hegel, G. W. F. (1939 et 1941). *La phénoménologie de l'esprit* (Vols. 1-2, J. Hyppolite trad.). Paris : Aubier.

Ladmiral, J.-R. (1994). *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard.

Lederer, M. (1994). *La traduction aujourd'hui*. Paris : Hachette.

Lederer, M. (2006). *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*. Caen : Lettre modernes Minard.

Lederer, M. (2009). Le concept de déverbalisation : problèmes épistémologiques et méthodologiques. In Anamur H. et *al.* (Eds.). *La traduction sous tous ses aspects au centre de gravité du dialogue international* (pp. 18-31).

Lefebvre, J.-P. (1991). Hegel et la *Phénoménologie de l'Esprit*. *Magazine littéraire*, *293*, 18-25.

Mounin, G. (1994). *Les belles infidèles*. Paris : Presses universitaires de Lille.

Plassard, F. (2015). Déverbalisation et traduction écrite. *Forum*, *12*(2), 95-128.

Pym, A. (2012). *On translator ethics: principles for mediation between cultures* (H. Walker trad.). Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Rey, J.-M. (1989). La fascination de l'originalité. *Cinquièmes assises de la traduction littéraire* (Arles, 1988), *Traduire Freud : la langue, le style, la pensée* (pp. 98-106). Arles : Actes Sud, Atlas.

Ricœur, P. (2004a). *Parcours de la reconnaissance*. Paris : Gallimard.

Ricœur, P. (2004b). *Discours et communication*. Paris : Cahiers de L'Herne.

Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Editions du Seuil.

Sakai, N. (2006). Translation. *Theory, Culture & Society*, *23*(2-3), 71-86.

Saenger, P. (1997). Lire aux derniers siècles du Moyen Age. In Cavallo, G & Chartier, R. (Eds.). *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (pp. 147-174). Paris : Editions du Seuil.

Schaeffer, J.-M. (2013). L'oubli de l'oubli ?. In Dosse F. & Goldenstein C. (Eds.). *Paul Ricœur : penser la mémoire* (pp. 251-260). Paris : Editions du Seuil.

Steiner, G. (1986). *Les Antigones* (P. Blanchard trad.). Paris : Gallimard.